

Nathalie DAHAN

AGLAÉE LIVERPOOL

EXTRAITS

N° dépôt SACD : 000452425

Reproduction partielle ou complète interdite sans accord préalable

Aglaée Liverpool naquit avec un crâne rougi ; sous le fin duvet brun s'étaient de larges plaques suintantes, des croûtes tenaces, s'effritant en poudre blanche sous les grattements intempestifs. Très tôt, on la plongea dans l'huile grasse, la frictionna d'onguents nauséabonds. Vint le chapelet des tortures diverses seringues dans les fesses et fioles au chevet.

Ce fut penché au-dessus du berceau d'Aglaée qu'Oswald Liverpool fronça les sourcils. On l'avait saisi, par-dessous les bras, soulevé, puis lancé en avant presque à tomber dessus ce paquet cramoisi dedans le linge blanc. Et on lui avait dit : "C'est ta petite sœur".

Bien : elle était fort rouge.

Il mordit fermement le bras qui le tenait et tomba sur le sol. Il reçut sur la tête une main qui claqua et son père lui dit : "C'est bon, tu peux filer".

De la cuisine, il entendit, après, que l'on disait de lui qu'il était insensible.

Mais qu'avait-il à faire de ce bébé croûteux et qui sentait l'onguent ?

A l'heure du goûter, on lui mettait devant cette enfant peu jolie. Et bien ce n'était pas du tout appétissant. On n'avait pas le droit de l'effrayer ainsi. Grand-mère Nane entra, le toisa, goguenarde : "Evidemment, tu n'en as rien à faire".

Il secoua la tête : "Non, non, c'est que j'ai faim".

Alors elle sortit, du beurre, un pot de miel, coupa du pain pour lui. Et lui tendait la main. Tartinait miel sur beurre, trempait tout dans du lait.

Grand-mère Nane demanda :

"Comment la trouves-tu, au moins es-tu content ?

- Boo...of" s'interrompit-il juste.

Grand-mère Nane alla dans la pièce à côté.

Plus tard, Oswald s'en retourna près du lit d'Aglaée. Il ne pouvait la voir et prit donc une chaise sur laquelle il monta. Il vit la même chose que la fois précédente : un petit crâne chauve rouge et couvert de plaques ; même cela suintait.

Cela le démangea. Il avança un doigt, le mordit pour ne pas, puis juste un petit peu gratta à un endroit, décolla une croûte qui laissa, outre un trou, couler un peu de sang.

Monsieur et Madame Liverpool furent bientôt sacrés "Extras fourbes" par petite Aglaée. Oh les mesquins adultes, les plaisantes ordures, les bourreaux monstrueux. Dès lors que revenaient, sournoises et démangeant, les plaques purpurines, se nichant dans les creux, genoux, coudes et cou, lentement s'approchaient les parents d'Aglaée.

"Dis-nous, enfant, as-tu bien pris tes bains, tes onguents, tes sirops ?"

Aglaée Liverpool s'énervait quelque peu et eux de jubiler :

"Il serait temps peut-être de voir tatie Gladis !"

La tatie en question se faisait déjà vieille et donc bien ennuyeuse, exigeant ça et là, visites et courtoisies qu'on ne pouvait lui rendre, faute de temps et autres. Elle habitait en ville en haut d'un vieil immeuble à l'étroit escalier et aux pots aux fenêtres. Après avoir tourné longtemps et en voiture, on trouvait où garer, et alors Aglaée gravissait l'escalier grim pant vers son martyr e.

Tatie Gladis trônait devant sa cuisinière, masquant tant bien que mal une casserole grise, dans laquelle flottait, perdue dans l'eau bouillante, une aiguille bien longue, épaisse et affûtée. Aglaée Liverpool serrait alors les fesses. Soudain le mouvement allait s'accélé rant. Aglaée, éperdue, courait pour se cacher. Et qu'on la rattrapait, et qu'on la bousculait, la couchait au travers de gros genoux robustes, dénudant son derrière. Honteuse et terrifiée, la voilà qui pleurait, agitait bras et jambes avant qu'on ne lui fourre un mouchoir dans la bouche, l'aiguille dans le cul.

Et les longues secondes avant que ne s'écoule le liquide pâteux et qu'on la frotte enfin à l'éther froid, puant, et puis qu'on la retourne : "C'est fini quelle histoire :"

Ils infligeaient ceci, ce derrière exposé, et les mains froides et vieilles de la tatie Gladis, infirmière en retraite. Aglaée Liverpool fermait alors la bouche, fusillait du regard les parents et la vieille descendait en courant jusque dedans la rue, exigeait des bonbons, des livres et des jouets avant que de rentrer. Et lorsque on lui disait : "Aglaée mon poussin, tatie Gladis aimerait bien te voir, Aglaée exigeait que tous, la main levée, lui jurent sur sa tête, qu'il n'y aurait piqûres ou autres barbaries. Ah ouiche, ils avaient beau lever leurs mains de malfaiteurs, immanquablement, elle se retrouvait allongée et tremblante, un linge entre les dents, un trou dans le derrière.

Aglaée Liverpool un jour ne fut plus dupe. Longtemps elle escompta que la tatie Gladis ne serait pas toujours armée de sa seringue et qu'enfin un beau jour lorsqu'elle irait chez elle tout se passerait bien. Mais face au mensonge renouvelé sans cesse, les promesses violées, Aglaée refusa tout net et sans discours de retourner jamais au fond de la ruelle. Les Liverpool pourtant ne s'affligèrent point et firent autrement pour que Gladis opère.

En ce temps là, et de tout temps d'ailleurs, on déjeunait le dimanche en famille.

C'était tout convenu qu'en ce jour important, se trouvait assemblée chez la grand-mère Nane, la famille au complet. Et comme par hasard, la Gladis s'y trouvait. Invariablement on servait un gigot gras et indécoupable, noyé dans un jus sale, le tout accompagné d'hors d'œuvres innombrables, de fromages et desserts, de café, de liqueurs. Et quand le ventre plein et le cœur soulevé, Aglaée demandait : "Mais pourquoi tant de plats ?" Nane alors s'indignait et lançait : "Mais enfin, c'est dimanche !" Le repas s'étirait jusqu'en l'après-midi, régulièrement suivi d'une petite sieste, engourdissant la maisonnée et la méfiance d'Aglaée.

Mais quand venait le soir et qu'un peu assoiffée, Aglaée s'en allait ouvrir le frigidaire, elle découvrait avec stupeur, l'immonde boîte orange enfermant son ennemie.

Elle courrait alors jusqu'au fond du jardin et la horde des grands la poursuivant de ses appels : "Aglaée, Aglaée, on va prendre le thé", la traquait le long des haies, avant qu'on ne l'empoigne et qu'on la couche en long dessus le canapé où elle subissait la perfusion infâme. Et tous la consolait, la calmaient bêtement, lui offraient des gâteaux, tout en lui assurant que c'était pour son bien. Grand-mère Nane écumait : "Ah bien, quelle douillette !"

Aglaée Liverpool s'enfuyait les dimanches, allait chez les voisins, sur les routes éloignées.

Outre tatie Gladis à la perfide aiguille, Aglaée Liverpool avait beaucoup à faire avec son frère Oswald. Plus d'une fois déjà, on avait séparé leurs deux corps emmêlés, jetés l'un contre l'autre, elle les dents dehors, lui les poings en avant. Plus d'une fois aussi, on était éveillé en pleine nuit, soudain, par un cri plus qu'aigu poussé par Aglaée qu'Oswald terrorisait dans leur chambre commune. Sans compter les coups bas, mesquineries et

autres au long de la journée.

Là, ils étaient à table ; bien sagement assis sur leurs chaises en plastique dans la cuisine bleue. Mme Liverpool s'activait près du four, se brûlait quelques doigts soufflait dessus, geignait, Mr Liverpool, rouge, râlait et la traitait de fieffée imbécile.

Oswald se balançait et envoyait ses pieds toucher de temps en temps les genoux d'Aglaée. Elle rayait son assiette des dents de sa fourchette, chipotait les courgettes qu'elle jugeait trop vertes sur la faïence blanche.

"Mais arrête avec ça !" et Mr Liverpool lui ôtait la fourchette. "Finis donc tout cela, les légumes, c'est sain.

- C'est pas bon.

- Ne dis pas que ce n'est pas bon, dis que tu n'aimes pas.

- J'aime pas.

- Mange !"

Aglaée Liverpool happait une rondelle, la coinçait sous sa langue, prenait son verre d'eau, et ainsi avalait un morceau puis un autre. Ceci jusqu'à ce que arrive sur la table, au milieu le plat de poulet chaud. Et, cela allait mieux. Aglaée finissait ses courgettes en vitesse, Oswald, tout occupé à choisir son morceau, arrêtait son manège. Tous mangeaient en silence.

Oswald avalait vite, souriait à son père et disait : "J'ai fini".

Ils prirent leur dessert. Aglaée en avait assez d'être avec eux. Oswald, la bouche blanche de son yaourt nature, reposait sa cuiller, écartait de la table sa chaise avec ses pieds, disant : "Je n'ai plus faim, je peux quitter la table ?" Sa mère disait "oui" et son père ajoutait "s'il te plaît, en silence". Et il était parti courant vers le salon. Aglaée demandait à rejoindre son frère "Oui, oui tu peux y aller".

Elle glissait à terre, ne rangeait pas sa chaise, sa mère l'engueulait, mais elle était déjà au salon et dansait, faisait tourner sa robe, rajustait ses barrettes, et tournait de plus belle dans sa robe à fleurs jaunes dont elle était très fière.

Mr et Mme Liverpool prenaient le café dans la cuisine. Mr Liverpool allumait la cigarette de sa journée, repoussait son assiette : "Allume la télé" lançait-il à Oswald. Et celui-ci courait, appuyait vivement sur un gros bouton noir et s'en allait se mettre en face des images. Il ouvrait grand les yeux. Aglaée s'en moquait et n'y prenait pas garde, continuait sa danse au milieu du salon. Et Mr Liverpool la priait de se taire, il ne pouvait

entendre les informations. Et ce qui se passait importait grandement à Mr Liverpool. Oswald était assis, enfoncé largement dans le divan moelleux, il regardait ses pieds chaussés de tennis rouges et se curait le nez. Aglaée qui était un peu meurtrie d'avoir été stoppée au milieu de son jeu, était venue s'asseoir sur le coussin voisin. Tous deux se regardaient, riaient un peu sous cape, puis se pinçaient les bras et pouffaient de plus belle. En ce moment précis, ils se faisaient complices pour ennuyer leur père. Puis tout se dégradait. Oswald se retournait et disait froidement : "Si on se bagarrait ?".

Aglaée Liverpool était là prise au piège. Refuser ne lui aurait servi à rien du tout. Oswald l'aurait saisie de toutes les façons et allongée à terre. Accepter signifiait un autre engagement. Lutter, ne pas se rendre. Ne pas demander grâce si cela se corsait. Le premier qui craquait était bien plus qu'un lâche. Alors elle dit oui, se disant : "Cette fois, c'est lui qui cédera ; je sais comment m'y prendre. Il faut me retrouver dessus son ventre, assise pour lui plaquer les bras fermement sur le sol, le regarder en face avec des yeux perçants, préparer dans ma bouche un filet de salive et puis le menacer d'un éventuel crachat. Et s'il se débattait, lui tordre un peu les mains, lui broyer les poignets. Là, il serait forcé, se rendrait tout penaud, geindrait, cloué par terre.

Elle se prépara. Évalua d'un œil la distance et la courbe qu'aurait sa main à faire pour attraper le cou d'Oswald et puis le tordre, tout en le renversant d'un sérieux croc en jambe. Elle amorçait le geste, mais il fut plus rapide, et en un tour de main, plutôt d'un coup de poing asséné en plein ventre, il l'avait allongée, étalée sur le sol, la maintenant à terre tandis qu'il s'asseyait sur elle fermement. Elle bomba le torse, essaya de cambrier les reins et de cabrer, tout en lançant ses jambes dessus le dos d'Oswald, qui se prenant au jeu, utilisait ses ongles pour lui clouer les paumes, et serrait davantage ses flancs avec ses cuisses, lui comprimant le torse, provoquant ses hoquets, des rougeurs à ses joues, des gouttes de sueur, et puis la peur panique d'être à jamais bloquée étouffée sous ce poids. Elle ouvrit grand la bouche, poussa un hurlement qu'Oswald voulu stopper en lui mettant sa main au milieu du visage, sa main qu'il resserra, ceci de plus en plus, jusqu'à ce qu'alerté, Mr Liverpool vienne pour observer les faits. Là, il trouva son fils goguenard sur sa fille qui elle, profitant de ce qu'Oswald avait relâché son étreinte, criait comme un goret. Il les saisit tous les deux, un par le pantalon, l'autre par les cheveux, lança en même temps sa main droite et sa gauche qui claquèrent, violentes, sur les joues des enfants.

Aglaée sanglotait : "Ce n'est vraiment pas juste".

Mme Liverpool arrivait le teint pâle, hurlant plus fort que tous, voulant qu'on lui

explique. Oswald se tenait droit, le menton relevé, un sourire esquissé comme un contentement. Son père le traita d'insensé, lui disant : "Tu ne te rends pas compte !". A quoi il rétorqua "Aglaée n'est rien que mon esclave".